

(BRÈVES) DE LECTURE

Frédéric Cousinié, *Esthétique des Fluides Sang, Sperme, Merde dans la peinture française du XVII^e siècle*, Éditions du **félin** collection Les marches du temps 2011



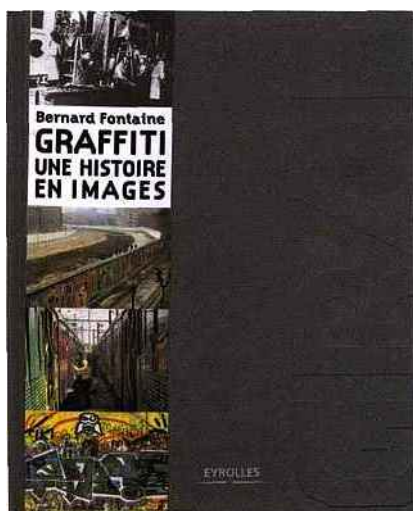
Parce qu'il évoque pour nous fortement l'art corporel, avec ses rites sanglants, Michel Journiac faisant de son propre sang du boudin, Carolee Schneemann, Gina Pane, David Wojnarowicz, Hermann Nitsch avec ses crucifixions d'animaux, et quelques autres encore, nous imaginons que le thème des fluides corporels n'a été traité par les artistes qu'à partir du vingtième siècle, le dix-septième étant celui de la bienséance et de la convenance. « Le motif excrémental (...) fluide devenu banal voire lassant par sa répétition obstinée dans

*l'art du XX^e siècle de Piero Manzoni (Merda d'artista, 1961) à, entre autres, Mike Kelley (Manipulating mass-Produced Idealized Objects, 1990), Gilbert and Georges (naked shit Pictures, 1995), Andrés Serano (Piss Christ, 1987), Wim Delvoye (Cloaca, 2000) ou Paul McCarthy (Shit Plug, 2002; Complexe Shit, 2007), est omniprésent dans nombre de tableaux produit dans les années 1630-1640 » écrit F. Cousinié (p.224). Ne serait-ce qu'avec les crucifixions, les larmes et le sang sont présents depuis longtemps. Des écrits ici évoqués et les tableaux visités en témoignent. Nous avons du XVII^e siècle classique une image nettoyée. Les œuvres qu'on analyse particulièrement Frédéric Cousinié, *Le Christ mort* de Philippe de Champaigne pour *l'Économie du sang*, *Danaé* de Jacques Blanchard pour *Politique du sperme*, *Paysage avec scène de vengeance* de Claude Lorrain pour une *sociologie de la merde*, avec, à l'appui, incursions en d'autres œuvres, donnent*

une vue différente de l'exploration artistique. On y voit certes le sperme prenant l'apparence d'une pluie d'or (Jean Mosnier, Le Titien, Blanchard), mais aussi des accroupis : paysan de Jacques Callot, Satyres et bacchantes bernés par des amours qui se soulagent sur leurs têtes endormies (Pierre Brébette), des putti urinant (à Sabioneta). Rien de gratuit en ces figurations. Ainsi, écrit F. Cousinié, (p.278) « *La transgression tient, enfin, au processus de transformation antithétique auquel la matière indigne est liée : la transformation de la merde en or. C'est-à-dire la transmutation du rien en tout, réalisation de la plus-value absolue par substitution intégrale de la valeur d'usage – et même ici l'absence totale de valeur puisque nous sommes dans le déchet–, dans la valeur purement symbolique de l'échange.* » Les 350 pages d'un ouvrage riche en informations savamment commentées ne sauraient se résumer en quelques lignes, d'autant qu'en fin de parcours sous forme de question, *Extension des fluides ?* La réflexion s'élargit jusqu'au contemporain : « *comme Fluxus (flux, écoulement) a su, dans les années 60, pousser ses intuitions jusqu'à leurs conséquences extrêmes, bien au-delà d'une simple représentation des fluides alors prise en charge plus emphatiquement par le body-art* » (p.346). Vers un corps qui, selon Deleuze, ne serait plus « *qu'un ensemble de clapets, sas, écluses, bols ou vases communicants* ». Nous sommes là dans une autre *esthétique des fluides*, plus proche que nous le supposons des artistes du XVII^e siècle et de l'Antiquité à laquelle ils réfèrent et bien dans la continuité d'une même culture.

Marcel Alocco

Bernard Fontaine , *Graffiti, Une histoire en Images*. Editions Eyrolles



En images, l'histoire est plus parlante. Des photos sont toujours de meilleures descriptions qu'un texte, même si celui-ci reste indispensable pour situer lieu, temps et circonstances « *pour les rendre intelligibles* », leur donner pleinement sens. Le mot *graffiti* se répandrait avec les modernes « *découvertes archéologiques des inscriptions sur les murs de Pompéi.* » L'invention de la propagande sur les trains russes se renouvelle dans les métros, à New York et ailleurs. Mai 68 remet le mural et le graffiti en évidence. Bernard Fontaine voit large. En effet, il annexe à la notion tout ce qui se trace ou peint hors de l'atelier, même si l'élaboration est minutieuse et la référence culturelle évidente. La grotte de Lascaux, la reprise du Guernica de Picasso sur un mur, ou les gisants de Charonne sérigraphiés sur papier de Pignon-Ernest, figurent à l'origine et comme étape du genre, bien qu'ils n'aient pas toujours la spontanéité supposée subversive qu'évoque en général le mot. Pour n'être bien sûr pas une encyclopédie du graffiti, la vision ouverte des pratiques hors cadre, marginales au moins un temps (les *récupérations* sont rapides) permet d'en percevoir les principaux modèles de pratique. Très lié à l'actualité, l'impact souvent s'effrite avec le temps même quand l'objet persiste, tandis que parmi les plus périssables certains de ces *graffiti*, dont les auteurs ont sans doute pris le temps de les penser, persistent dans les mémoires, avec ou sans photos.

M.A.